

Ce journal paraît tous les vendredis de l'année universitaire (novembre à mai) — les vacances exceptées :: :: :: ::

# L'ÉTUDIANT

AFFIRMONS NOUS!

ORGANE DE LA SOCIÉTÉ DE PUBLICATION LAVAL.

Rédigé en collaboration Universitaire

Les marchands qui tiennent à la clientèle des Étudiants feraient bien d'annoncer dans notre journal. C'est le plus sûr moyen de les atteindre.

2ème ANNÉE — No 9

MONTRÉAL : 17 JANVIER 1913

Abonnement : \$1.00 — 5 sous le No 10

## LA RELIGION DU SOUVENIR

C'est un médecin exemplaire en même temps qu'un professeur émérite qui disparaît dans la personne du Dr Hervieux...

C'est avec un sentiment d'indéfinissable émotion qu'on lit dans la dernière livraison de "l'Union Médicale": "Durant le cours du mois de septembre le VI congrès des médecins de langue française de l'Amérique du Nord siégera à Montréal sous la présidence du professeur Hervieux", et tout naturellement nous revenions à la mémoire, mélancoliques et pleins de grandes leçons, ces vers du poète :

...demain, c'est la grande chose,  
De quoi demain sera-t-il fait?...

Celui, en effet, qui devait présider les assises de septembre prochain, après avoir contribué pour une très large part à les organiser; celui sur lequel les congressistes de demain comptaient le plus pour diriger les délibérations et pour les représenter avec honneur, par le prestige de sa haute personnalité devant le monde médical en attente; celui dont la constitution robuste semblait devoir dompter la plus implacable maladie; celui enfin à qui un confrère adresse délicatement des vœux de rétablissement, est mort au cours d'un voyage tourmenté, et ceux qui s'apprétaient à fêter son retour, à lui prodiguer encore avec une touchante assiduité les attentions que leur inspirait la profonde amitié et la sincère admiration qu'ils avaient pour lui, sont venus heurter brutalement leur affection et leurs espoirs contre un cercueil...

Le professeur Hervieux emporte avec lui les regrets unanimes de ses confrères et de ses anciens élèves; sa disparition laisse dans la profession médicale et à l'Université Laval un vide difficile à combler.

Nous ne saurions faire de lui un plus bel éloge, comme médecin et comme professionnel, qu'en résumant les paroles que nous adressait la semaine dernière son successeur probable à la chaire de Pathologie Interne. L'émotion mal contenue du Dr. Lesage et le silence lourd qui se fit dans la grande salle des finales quand, d'une voix qu'il s'efforçait de faire assurée, il nous annonça la fatale nouvelle: "Hervieux est mort", donnaient à la circonstance un cachet de poignante solennité. Chacun comprit en effet que la faculté venait de perdre un de ses membres les plus dévoués, et qu'une de ses voix les plus autorisées s'était tue à son conseil.

Après nous avoir retracé dans ses grandes lignes la carrière du défunt, le Dr. Lesage met en relief ses qualités maîtresses: sûreté du jugement, acharnement au travail, esprit d'observation, qualités sans lesquelles on ne fait pas un bon médecin. Hervieux, dit-il, possédait en plus le sentiment de la délicatesse confraternelle; il comprenait en effet ce que doit être la solidarité professionnelle. C'est ce qui lui valait, avec la connaissance parfaite de son art, l'honneur d'être appelé journallement en consultation, par des confrères que déconcertaient des cas difficiles.

Mais si le Dr. Hervieux fut un homme d'étude consciencieux et un professionnel toujours prêt à aider—"sans chausser ses bottes ni se déshabiller"—qui avait recours à ses lumières, il fut aussi un homme d'idéal et un homme d'action, un soldat des bonnes causes. Sa constante ambition était celle de travailler à l'avancement de la science médicale au Canada. C'est ainsi qu'il dirigeait, avec un groupe d'amis que son zèle aiguillonnait, l'"Union Médicale du Canada". Il avait été un des fondateurs de

la Société Médicale de Montréal, dont les études ont une si salutaire influence sur l'opinion scientifique dans notre pays. Et, dernière preuve de son infatigable activité, la mort est venue le surprendre sur la brèche: il travaillait à la préparation de ce VI congrès médical d'Amérique quand la maladie, qui le minait sournoisement depuis longtemps, lui porta le coup fatal.

Nous nous habituerons difficilement à son absence, dit en terminant le Dr. Lesage, espérons que son souvenir nous reconfortera dans notre douleur...

Tels sont les sentiments de la profession médicale à l'égard de celui qui consacra sa vie et le meilleur de lui-même à la servir. Mais la perte de cet homme éminent est aussi un grand deuil pour l'université dont il était un des administrateurs les plus actifs, un des professeurs les plus aimés.

Le Dr. Hervieux était un de ceux qui avaient le plus à cœur la prospérité de notre université. Le discours qu'il fit l'an dernier au banquet de la "Maison des Étudiants", en témoigne suffisamment: "L'Université, disait-il, est le boulevard de la nationalité, car elle forme les professionnels qui sont à leur tour dans le monde les auteurs de la formation sociale. Il importe donc que le véritable esprit universitaire règne d'abord chez nous, si nous voulons qu'il se répande dans notre entourage..." Voilà la manière ouverte dont il exprime son opinion sur l'esprit qui devrait animer les gouverneurs de notre grande institution et tous ceux qui s'intéressent à elle.

Et quand il s'agit d'encourager des initiatives plus humbles, le Dr. Hervieux nous prouve encore à la fois l'intérêt qu'il porte à ceux qui, bien qu'étant les parties inférieures de ce grand tout qu'on appelle l'université, en sont cependant la masse composante, sont sa seule raison d'existence, je veux dire les étudiants. Ces derniers ont maintenant un organe qui les unit, qui tour à tour exprime leur enthousiasme, chante leur gaieté, revendique crânement leurs prérogatives... ou traduit discrètement leur tristesse. Si vous interrogez les ouvriers de la première heure, ceux qui furent les pionniers de l'oeuvre, peut-être vous répondraient-ils que leur opiniâtreté à la besogne, que leur énergie de vieille bête de somme rivée au timon, ils la puisaient dans les conversations familières qu'ils avaient avec des conseillers toujours bien accueillants; peut-être vous diraient-ils que c'est dans ces consultations... gratuites, qu'ils retrempeaient leur courage abattu, et refaisaient leurs forces épuisées; peut-être vous nommeraient-ils ces personnes qui, pour se tenir modestement à l'écart, n'aidaient pas moins l'entreprise commune en ouvrant aussi largement l'un que l'autre leur cœur et leur bourse!... Mais insister plus longtemps sur ces souvenirs personnels serait sans doute indiscret, et, tout agréable qu'il nous soit de les rappeler, passons.

Disons enfin que le Dr. Hervieux, soldat des bonnes causes un peu sur tous les terrains, fut en plus un professeur idéal. Ceux qui ont eu l'avantage de suivre assidûment ses conférences le voient encore à la tribune: une forte moustache noire souligne la mâle énergie de ses traits; une calvitie prématurée témoigne de son travail intellectuel intense, et la ligne ronde très accentuée qui encadre sa paupière inférieure est le stigmate du mal qui le rongea. La sobriété et la précision de son geste, la correction de son langage, les fines saillies dont il agrémentait ses cours faisaient les délices de ses élèves. Il se plaisait à s'appeler modestement—comme son successeur du reste—notre collaborateur et notre ami, et malgré que sa grande expérience lui donnât amplement le droit de le porter, il dédaignait le titre de professeur et maître. L'humilité est l'apanage du réel mérite et l'aurore du vrai savoir...

"C'est un médecin exemplaire en même temps qu'un professeur émérite que nous perdons", répétons-nous à la suite de ses collègues affligés.

x x x

C'est au mois de juin 1911. Le Dr. Guinard, médecin en chef de l'Hôtel-Dieu de Paris, vient de tomber sous la balle d'un maniaque. Dans la chapelle ardente où repose son corps trois jeunes filles sont agenouillées et prient. Ce sont des vendeuses de la "Croix-Rouge", venues à l'Hôtel-Dieu pour offrir la petite fleur bleue, frêle symbole du souvenir patriotique qui embaumait Paris d'un parfum de charité et d'espérance. Le hasard d'une rencontre amie les a conduites devant le cercueil du Dr. Guinard. Soudain, mues par une noble pensée, elles se lèvent et discrètement elles épinglent la petite fleur sur la poitrine du mort à côté de sa croix d'honneur.

Celui que nous pleurons n'a pas eu une fin aussi sensationnelle, aussi inattendue, mais le désarroi que cause son absence dans les rangs de ceux qui ont eu le bonheur de le connaître, à distance ou dans l'intimité, est aussi grand, et tout discrètement, nous aussi nous déposons sur sa tombe avec la couronne de nos regrets la fleur qui ne se flétrit jamais, la fleur du souvenir.

Gustave LACASSE.

## Euchre et Bal

Les étudiants en Droit et en Loi sous le haut patronage de M. le juge Honoré Gervais, et de Madame Gervais, donneront un euchre-bal, vendredi le 31 janvier 1913 à 8.30 p.m., à la salle Stanley, 96 rue Stanley. Encourageons-les!

## Rectification

C'est par erreur que l'article sur Henri Barbois, paru dans notre dernier numéro, a été attribué à M. Henri Parizen. Il faut substituer à ce nom celui de M. Henri Rougeon.

—Bon pour un brick d'avoir beaucoup voyagé; mais pour une femme, c'est différent. En général, celles qui ont vu tant de pays en font beaucoup voir aux autres.—ALPHONSE DAUDET.

## MON REVE FAMILIER

Je fais souvent ce rêve étrange et pénétrant  
D'une femme inconnue, et que j'aime et qui m'aime,  
Et qui n'est chaque fois, ni tout à fait la même  
Ni tout à fait une autre, et m'aime et me comprend.

Car elle me comprend, et mon cœur, transparent  
Pour elle seule, hélas! cesse d'être un problème  
Pour elle seule, et les moiteurs de mon front blême,  
Elle seule les sait rafraîchir, en pleurant

Est-elle brune, blonde ou rousse?—Je l'ignore.  
Son nom? Je me souviens qu'il est doux et sonore  
Comme ceux des aimés que la Vie exila.

Son regard est pareil au regard des statues,  
Et pour sa voix, lointaine, et calme, et grave, elle a  
L'inflexion des voix chères qui se sont tuées.

Paul VERLAINE.

## Papa Langlois

Papa Langlois tenait à bien finir l'année. Et pour ce faire, dans un des derniers numéros de son journal, il a fait servir à ses lecteurs la dixième édition du fameux parallèle McGill-Laval ou Laval-McGill. C'est devenu chez lui une véritable marotte. Le dépit y est pour quelque peu, de voir que les chers fils soumis et obéissants n'ont pas mordu à l'hameçon qu'il leur tendait, afin de les sauver de l'enlèvement final. Je ne sais si M. Langlois aimerait à se faire traiter de castor. Il a si souvent baptisé de ce nom certains hommes honorables qu'il aurait mauvaise grâce de se froisser, si quelqu'un le baptise à son tour de ce nom.

Mais du castor, M. Langlois n'a que la dent; et l'on sait qu'il est de toute nécessité pour le castor de ronger toujours et de toujours aiguïser ses crocs quelque part. De même pour M. Langlois. C'est devenu chez lui une nécessité de donner régulièrement un coup de dents à l'Université Laval ou aux étudiants.

De temps à autre, il y a variante. Tantôt c'est le côté matériel qui est battu en brèche, parfois avec raison. Tantôt, c'est le système éducationnel qui subit la morsure et parfois enfin, ce sont les chers fils soumis et obéissants que morigène Papa Langlois.

Qu'est-ce qui nous a valu cette prédilection qui nous lèche? Mystère.

Sans doute, notre chère Université, n'est pas aussi belle, ni aussi luxueuse que nous la voudrions. Ce n'est qu'avec beaucoup de temps et encore plus de patience que nous avons fini par faire digne figure. Si nous n'avons pas mieux, si nous n'avons pas les grands jardins de jeux, qui font l'orgueil de nos camarades anglais, ni les beaux édifices groupés en un même endroit, si nous n'avons pas les collections, ni la bibliothèque, ni les appareils, qui bien trop souvent ne font qu'orner les vitrines plutôt que les cerveaux, à qui la faute? A nos compatriotes, millionnaires ou demi-millionnaires, à tous nos Canadiens-français qui se sont enrichis durant les cinq dernières années, et qui ne donneront jamais cinq sous à l'Université. A tous ceux qui pour témoigner de leurs sympathies à l'Université Laval, et partant aux étudiants, sortent de leurs poches, pour nous souhaiter la bonne année, au lieu de nous signer un chèque à la Morgan ou à la Rockefeller. A qui la faute?

Mais à tous nos compatriotes, aveuglés de fanatisme, ou plutôt de snobisme, et qui ne trouvent rien de bon que chez les Anglais. A qui la faute?

Mais à ces bons journalistes, qui ne font que crier, critiquer, et jaser, comparer le faste du millionnaire avec la modestie du pauvre homme: bonnes âmes pour qui, la critique est devenue une seconde nature; gens, toujours bien intentionnés—M. Lan-

(Suite à la 2ème page)